

LES CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE-SAINTE.

Quiconque lira sans prévention les prières en usage pendant la semaine-sainte et suivra ces cérémonies empreintes des plus touchans souvenirs, sera ému et surpris de cette pureté de goût, de cette profondeur de sentimens, de cette dignité et de cette harmonie qu'elles respirent, comme si c'était le génie de l'élegie chrétienne qui eut présidé à ces belles compositions. Il y a, dans le choix même et dans l'arrangement de ces chants et de ces prières pour en former un ensemble, un bonheur et un à-propos si grand, qu'on ne saurait rien imaginer de mieux choisi ou de plus heureusement combiné. A ce fond précieux, où l'on a puisé à pleines mains pour les cérémonies de la semaine-sainte, on a ajouté des antiphones et des hymnes écrites sur le rythme de la poésie classique et sur le rythme de la poésie sacrée, et remplies des sentimens les plus propres à toucher le cœur.

Mais le caractère de poésie qui prévaut dans ces offices, c'est leur don leur dramatique, en prenant ce mot dans son acception la plus noble et la plus élevée. Ce dont ils parlent, ils le représentent. L'Eglise revêt sa robe de deuil, comme si actuellement même son divin époux allait monter à son calvaire. Elle pleure sur Jérusalem, comme si la mesure de ses iniquités n'était pas comblée, comme si le châtimant qui l'a détruite pouvait encore être détourné de sa tête. Dans la sublime *Improperia* du vendredi-saint, le Messie nous apparaît s'adressant aux Juifs comme s'ils étaient encore son peuple, et se plaignant à eux de l'ingratitude dont ils paient ses bienfaits. Il ne parle point aux déplurables restes de ce peuple dispersé sur la surface du monde, mais à la nation entière, comme si elle poursuivait actuellement contre lui le cours de ses barbaries déicides. Ceux qui n'envisageront pas sous ce point de vue les cérémonies de la semaine-sainte, ne sauraient en apprécier le sens et la grandeur.

Pourquoi, demanderont-ils, chanter sur un rythme triste et plaintif les lamentations de Jérémie, qui ont pour objet la destruction de Jérusalem et la captivité du peuple juif, quand nous devrions bien plutôt nous lamenter sur nos propres péchés, qui ont crucifié le fils de l'Homme ? Parce que l'Eglise espère trouver plus sûrement le chemin de nos cœurs, afin d'y faire pénétrer ces sentimens, en y excitant des sentimens analogues à l'égard de l'ancien peuple de Dieu, au moyen de ce mélange d'indignation et de pitié que l'aspect de ses crimes doit si puissamment remuer dans les âmes. Pourquoi dans ces antiphones, dans ces versets, dans les détails comme dans l'ensemble de l'office, les paroles sont-elles choisies de manière à ce que notre Sauveur seul semble pouvoir les avoir proférées pendant sa Passion ? Parce que l'Eglise a souhaité nous mettre sous les yeux cette scène de manière à exciter nos émotions, comme si le Christ lui-même nous avait adressé ces paroles, ou comme s'il les avait adressées à son peuple en notre présence, dans cette heure solennelle, et qu'elle a mieux aimé nous impressionner par ces vives images, que laisser à nos froides réflexions le soin de nous suggérer ces sentimens.

La riche poésie que contient cette idée se révèle tout d'abord à l'esprit et au cœur par l'office du dimanche des Rameaux, qui est consacré à la commémoration de l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem et des premiers pas qu'il fait vers sa Passion... Lorsque (entre autres cérémonies) la procession retourne à l'Eglise, elle trouve les portes fermées, image des portes du ciel fermées devant l'homme déchu. Un demi-chœur chante de l'intérieur les deux premiers versets de l'hymne de Théodulfe : *Gloria laus et honor*, comme ce prêtre accusé d'avoir conspiré contre l'empereur Louis-le-Pieux, en 818, les chantait du fond de sa prison, à Angers, sur le passage du prince qui lui rendit la liberté. Le chœur tout entier répond du dehors, en chantant sur le même rythme. Ces deux premiers versets sont ensuite répétés comme un refrain ou comme une réplique à chaque distique, chanté, à la manière des antistrophes, par le demi-chœur qui se tient au dedans. A la fin, le sous-diacre frappe la porte avec le bâton de la croix qu'il porte, afin d'indiquer que la Rédemption par la croix a fait tomber les barrières qui nous séparaient du ciel. Les portes sont ouvertes et la procession entre, tandis que le chœur chante l'entrée finale de cette autre procession qui suivait Notre-Seigneur dans la sainte-cité : "C'est le Dieu des armées, c'est lui qui est le roi de gloire."

Il est une autre partie de l'office du dimanche des Rameaux et du vendredi-saint qui respire, à un degré encore plus élevé et plus sublime, cette puissance dramatique qui montre, au lieu de raconter. Nous voulons parler du chant de la Passion selon saint Mathieu et selon saint Jean, qui prend

place dans l'office de ces deux jours. Les rôles de ce grand drame de la Passion sont distribués entre trois personnages. Le récit est chanté par une voix de ténor sur un ton mâle et puissant. Les paroles du Sauveur sont murmurées par une voix de basse sur un ton solennel et doux ; et tout le reste, quels que soient les interlocuteurs, est chanté par une troisième personne dont la voix est une haute-contrée. L'effet de cette trilogie est merveilleusement dramatique. Chaque partie a son rythme particulier d'un chant ancien, plein de simplicité, mais aussi de richesse, approprié au caractère du personnage et digne de la tragédie antique à l'époque où elle était presque une institution, comme au temps d'Eschyle et de Sophocle. Ce chant est à peu près le même dans toutes les églises catholiques ; seulement, dans la chapelle papale, la Passion est chantée par trois voix du chœur, au lieu de l'être par des ecclésiastiques ordinaires ; c'est à dire que ces organes exercés font mieux ressortir les beautés du chant que des voix qui nuisent à l'effet par leur expérience musicale.

On ne saurait méconnaître qu'étudiée dans son ensemble l'ordonnance de la Passion selon saint Jean et de la Passion selon saint Mathieu est conçue avec une entente profonde du génie dramatique, et calculée de manière à produire une impression plus solennelle et plus religieuse sur les âmes, que n'aurait pu le faire la simple exposition des événemens qu'elles contiennent quel qu'eût été d'ailleurs le mérite de cette exposition.

Partout le sentiment est le même comme le but : à savoir de reporter le cœur et l'intelligence en arrière, vers la scène réelle dont on a la représentation sous les yeux, de concentrer toutes nos pensées, toutes nos affections sur les derniers momens de la vie de notre Rédempteur, comme si nous en étions actuellement témoins. C'est le même principe qui a consacré le jeudi-saint au lavement des pieds devenu une cérémonie religieuse. Le Pape, ce jour-là, quitte ses riches ornemens sacerdotaux et se couvre lui-même d'un vêtement de lin, puis il lave et baise les pieds des personnes désignées pour figurer dans cette cérémonie. Il aurait manqué quelque chose à la commémoration de la conduite de Notre-Seigneur dans ces derniers jours, si cet acte extraordinaire d'humilité et de bonté, qu'il accomplit pour joindre l'exemple au précepte de l'amour fraternel, n'avait pas trouvé place dans l'office de cette semaine. Et, malgré la distance incommensurable, infinie qui existe entre le fils incarné de Dieu et l'homme le plus élevé en dignité sur la terre, peut-on imaginer une imitation qui approche davantage de cet inimitable exemple de condescendance et de charité, un commentaire plus éloquent et plus exact du commandement qui nous enjoint de faire ce qu'il fit, que ce spectacle, où l'on voit celui que la grande majorité des chrétiens regarde comme le vicaire et le représentant du Christ ; celui qui, dans l'ordre temporel, est un souverain indépendant ; dans l'ordre religieux, le chef spirituel d'un plus grand nombre de sujets que n'en comptent les plus puissans rois de la terre, accomplissant dans toute son étendue envers les plus pauvres et les plus humbles de ses frères l'acte d'humilité et de charité accompli par Jésus-Christ envers les apôtres.

Le service divin s'ouvre le dimanche des Rameaux d'une manière triste et solennelle ; mais cependant aux nuages d'un deuil qui commence vient se mêler un rayon de joie, un reflet de triomphe, par la cérémonie des Rameaux qui rappelle l'entrée du Christ dans Jérusalem. Les trois jours suivans, les cérémonies ont un caractère de tristesse uniforme, mais sans que cette tristesse s'exprime au dehors par quelque manifestation publique de nature à attirer les yeux jusqu'à ce que les ténèbres, qui sont chantées dans l'après-midi du mercredi fassent tomber le voile derrière lequel cette affliction est restée jusque là cachée, et laisse voir l'Eglise montrant son deuil dans le chant solennel de ses offices, dans les lamentations du *Miserere*. Le Jeudi-Saint interrompt pour un moment le cours de cette douleur religieuse. Il est consacré à la commémoration de l'institution du sacrement de l'Eucharistie. Les ornemens sacerdotaux sont de couleur blanche ; on chante le *Gloria in excelsis* ; tout enfin est combiné de manière à indiquer un adoucissement apporté à cette douleur qui grandit depuis le commencement de la période sacrée, quoiqu'une ombre de religieuse mélancolie voile à demi, dans tout cet office, les joies de la reconnaissance et les effusions de l'amour. Une fois ce tribut de gratitude et d'allégresse payé, toutes les barrières tombent devant la douleur qui s'y précipite immense, irrésistible ; l'Eglise désolée semble se retirer dans son deuil comme une mère qui pleure la mort de son unique enfant. Autrefois la journée du samedi se passait dans cet abandon, sans un office, sans un chant qui rompit et